

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. 14 » six mois. 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et Co, 30, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 12 novembre 1864.

BULLETIN.

Les ministres se réuniront mardi prochain chez M. Baroche. De même que dans leurs séances précédentes, ils s'occuperont du budget de 1865. Il est positif qu'un important crédit sera demandé en vue de l'établissement d'un réseau télégraphique cantonal.

Le Bulletin de Paris assure que le prince de Metternich dont le retour à Paris a été retardé par le changement de ministères autrichien, apporte de Vienne une note importante sur la convention du 13 septembre. Le gouvernement autrichien n'élèverait aucune objection ni quant à la translation de la capitale à Florence, ni quant au rappel éventuel de l'armée de Rome; mais il ferait toutes réserves, soit quant à une agression possible en Vénétie, soit quant à un soulèvement révolutionnaire à Rome.

Le même journal annonce aussi que d'après des informations de Madrid, le gouvernement espagnol aurait fait parvenir à M. Drouyn de Lhuys une note à peu près identique sur sa manière d'interpréter la convention franco-italienne. On ajoute que la résolution d'intervenir en faveur de la Papauté menacée est très explicitement exprimée dans la dépêche du maréchal Narvaez.

L'Agence Bullier nous apprend que les nouvelles de Grèce sont rassurantes. Il sera procédé dans le courant de décembre aux élections de la future assemblée législative.

La discussion sur le transfert de la capitale a continué avant-hier à Turin. M. Sazzaro a combattu le projet de loi.

Suivant M. Ferrari, Rome capitale est une chimère et l'Italie ne peut pas y entrer au moins pour le moment. Nous devons, dit-il, choisir une autre ville, par exemple Florence. L'orateur fait des vœux ardents pour l'alliance avec la France

qui a donné des exemples généraux à toutes les nations.

La Gazette officielle de Venise dit qu'une bande armée a été découverte dans le Frioul sur le mont Rauth. Elle aurait disparu après avoir tiré quelques coups de fusil qui ont blessé trois soldats.

Une cinquantaine d'individus formant probablement une autre bande sont entrés, le 7, à Venzona, gros village sur la route de Ponteba, ont pris les chevaux de la poste et se sont retirés vers Carnia. Des troupes ont été envoyées à leur poursuite: J. REBOUX.

L'Europe, de Francfort, résume ainsi son opinion sur le traité de septembre :

« Napoléon III travaille depuis dix ans à avoir les deux forces qui s'agitent au-delà des Alpes dans ses propres mains, afin de les réconcilier entre elles en les rattachant fortement à lui-même et à sa dynastie.

M. Drouyn de Lhuys ne veut pas être un gendarme au service de M. de Mérode; il ne veut pas être non plus un soldat au service de M. de Lamarmora, il veut amener les choses sans violence, au point précis où il réglera les destinées de l'Italie et de la Papauté au profit des destinées napoléoniennes. »

On écrit de Turin, 9 octobre :

Au milieu de l'agitation des esprits, il est permis de regarder la question ministérielle comme susceptible de se poser d'un moment à l'autre. Aujourd'hui, on parlait d'un ministère militaire, sous la présidence du général Cialdini. On parlait aussi du retour aux affaires du ministre Minghetti, plus ou moins modifié.

Les novellistes ne s'arrêtent pas là. On fait même courir le bruit d'une dictature. Où est le dictateur ?

Quoiqu'il en soit, tous ces bruits peignent l'état des esprits mieux que tout ce que l'on pourrait dire.

Aussi nous avons déjà quatre combinaisons ministérielles mises en avant :

Combinaison baron Ricciosi Rattazzi ; Combinaison comte de San-Martino et gauche parlementaire ;

Combinaison général Cialdini ; Combinaison Minghetti.

Quant à cette dernière, elle rencontre très peu de créance.

L'insurrection vénitienne paraît décidément étouffée, mais la question vénitienne est plus vivante, plus actuelle que jamais. Ceci n'est pas notre jugement : c'est le jugement d'un des hommes les plus éminents de la droite qui disait aujourd'hui, en sortant de la Chambre :

« Nous ne pouvons sortir de cette agitation que par la porte de Venise. »

Dans la récente session du conseil général d'Alger, l'application du sénatus-consulte qui réorganise les services en Algérie a été mise en discussion. Le préfet a donné au conseil général l'assurance que l'administration s'occupe avec activité de l'application de ce sénatus-consulte, que le travail d'ensemble sera prochainement terminé.

L'administration a le désir de constituer promptement la propriété individuelle, qui est la base de la prospérité de l'Algérie. Mais il ne faut rien précipiter à cet égard. Les fonctionnaires civils et militaires chargés de la direction des travaux exécutent une œuvre très difficile à laquelle ils consacrent tout leur dévouement et toute leur intelligence.

Le conseil général reconnaît que le vœu proposé par sa commission va recevoir une satisfaction complète et remercie l'administration de son zèle. Il exprime les mêmes sentiments par rapport aux dispositions prises pour favoriser l'introduction des émigrants en Algérie au moyen de l'application de l'expropriation pour cause d'utilité publique aux terrains destinés à la création de nouveaux villages.

Si M. Lincoln ambitionnait des succès militaires pour lui rendre plus facile la victoire, sur le champ de bataille électoral, il faut bien reconnaître que les événements ne se prêtent guère à ses combinaisons. En effet, non-seulement le général Grant est encore devant Richmond dans la position où il se trouvait il y a quelques semaines, mais, dans le Missouri et dans la Géorgie, les armées confédérées sont plutôt menaçantes que menacées; le seul avantage sérieux obtenu par les troupes du Nord, est le beau fait d'armes de Sherman dans la vallée de la Shenandoah. Cet habile général a su changer en victoire, à la fin d'une journée sanglante, l'échec infligé à l'un de ses lieutenants dans la matinée, et l'on comprend aisément que M. Lincoln ait ordonné, à cette occasion, de solennelles actions de grâces.

Malheureusement, pour la cause de sa réélection, l'effet produit par la victoire de Sherman, sur les forces combinées de Longstreet et d'Early, se trouve, pour le moment, singulièrement amoindri par l'insuccès du mouvement combiné de Grant et de Butler contre les lignes confédérées devant Richmond. Une dépêche de New-York, 28 octobre, porte à 1,500 hommes les pertes éprouvées par le 2^e corps, à la tête duquel Grant avait pris l'offensive. Butler, encore plus maltraité, aurait perdu deux brigades dans l'assaut donné par lui aux retranchements des confédérés sur la route de Williamsburg. Voilà donc, ainsi que nous le disions plus haut, le commandant en chef de l'armée du Nord ramené dans ses anciennes positions, et cela dans des conditions plus mauvaises qu'au préalable, puisqu'il y est rentré après une tentative malheureuse pour resserrer l'ennemi dans ses lignes.

Sur le terrain des élections, un incident qui ne sera sans doute pas sans influence sur leur résultat, venait de se produire à New-York au départ du dernier courrier. Les négociants et banquiers de cette grande cité s'étaient prononcés, dans un meeting, en faveur de la candidature du général Mac-Clellan, déclarant qu'un changement d'administration était indispensable aux intérêts financiers et commerciaux. Cette nécessité ne devient-elle pas évidente aux yeux du monde entier en présence de cette vérité écrasante : la dette fédérale s'élevait, au commencement d'octobre, à 2,017 millions de dollars (plus de 10 milliards de francs!).

Lord Palmerston s'inspirait, vraisemblablement, de l'appréciation exacte des choses aux Etats-Unis, quand, il y a quelques jours, il laissait entrevoir la fin de cet épouvantable conflit par suite de « quelque arrangement amiable entre les deux parties. » Puisse, cette fois du moins, le premier ministre de l'Angleterre avoir devancé, par la parole, la marche des événements !...

Pour extrait : J. REBOUX.

SITUATION DE LA BANQUE DE FRANCE ET DE SES SUCCURSALES

Le 10 novembre 1864, au matin.

ACTIF.

Argent monnayé et lingots, à Paris et dans les succursales, 276.575.577 06

Effets échus hier, à recevoir ce jour, 872.467 43

Portefeuille de Paris, dont 69,674, 833 fr. 51 c. provenant des succursales, 324.776.802 64
Portefeuille des succursales, effets sur place, 297.442.190 10
Avances sur lingots et monnaies, 23.595.852 95
Avances sur lingots et monnaies dans les succursales, 4.581.100 00
Avances sur effets publics français, 45.607.600 00
Avances sur effets publics français dans les succursales, 9.575.050 00
Avances sur actions et obligations de chemins de fer, 26.494.200 00
Avances sur actions et obligations de chemins de fer dans les succursales, 19.654.600 00
Avances sur obligations du Crédit foncier, 521.800 00
Avances sur obligations du Crédit foncier dans les succursales, 344.800 00
Avances à l'Etat (convention du 13 juin 1857), 60.000.000 00
Rentes de la réserve, 12.980.750 14
Rentes (fonds disponibles), 35.696.737 91
Rentes immobilisées (loi du 9 juin 1857), 100.000.000 00
Hôtel et mobilier de la Banque et immeubles des succursales, 8.467.818 00
Dépenses d'administration de la Banque et des succursales, 2.021.123 75
Divers, 3.685.160 16
1.212.902.921 06

PASSIF.	
Capital de la Banque, 132.500.000 00	
Bénéfices en addition au capital (art. 8, loi du 9 juin 1857), 6.986.491 62	
Réserves mobilières, 22.106.750 14	
Réserves immobilières de la Banque, 4.000.000 00	
Billets au porteur en circulation (Banque et succursales), 745.249.825 00	
Billets à ordre et récépissés payables à Paris et dans les succursales, 5.898.108 04	
Compte courant du Trésor, créditeur, 57.905.866 68	
Comptes courants de Paris, 134.259.216 43	
Comptes courants dans les succursales, 22.310.392 00	
Dividendes à payer, 3.004.737 75	
Escompte et intérêts divers à Paris et dans les succursales, 17.016.314 18	
Récompte du dernier semestre à Paris et dans les succursales, 2.588.735 17	
Divers, 12.377.855 60	
1.212.902.921 06	

Certifié conforme aux écritures : Le sénateur, gouverneur de la Banque de France, ROULAND.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 13 NOVEMBRE 1864

UN

CRIME QUI MARCHE

(Suite)

Quand Denise Cavaillox quitta la fenêtre, elle dut être singulièrement surprise de ne plus me retrouver chez elle.

A la vue de la pièce objet de tant de courses et de démarches jusque alors inutiles, je ne perdis pas mon temps à prendre congé de la fille du sergent ; je m'estimai même fort heureux que son attention fût en ce moment fixée ailleurs, ce qui me permettait de quitter immédiatement son logis sans avoir à justifier ma brusque sortie. Bien que j'eusse descendu à grands pas les cinq étages, il n'y avait plus que quelques rares passants dans la rue, et l'enfant était trop loin déjà pour qu'il me fût possible de l'apercevoir à distance. C'était un nouvel embarras, sans doute, mais duquel j'espérais sortir aisément. Je savais de quel côté me diriger, et le risque le plus fâcheux que j'eusse à courir, c'était de n'arriver que le second chez le boulanger. J'y arrivai le premier!

Chemin faisant, vers l'extrémité de la rue, j'avais rejoint l'enfant; il s'était arrêté et causait avec une fruitière sur le pas

de sa boutique. Certain maintenant de le devancer, je n'eus, suivant l'indication que Denise Cavaillox m'avait donnée, qu'à tourner à droite dans le faubourg, et une minute après j'étais devant le comptoir du boulanger.

— C'est bien vous, dis-je au patron, qui fournissez le pain de la blanchisseuse du numéro 89, rue des Fossés ?

— Oui, fit-il en hochant la tête, une pratique toujours en retard.

— Cette fois-ci, repris-je, elle sera en avance; car elle vous doit deux semaines et je vais vous en payer quatre. C'est une quinzaine que vous lui devez à votre tour.

— Et à quel nom dois-je faire la quittance ?

— A celui de Mme Denise Cavaillox; je viens de sa part.

— Ou de la vôtre, observa le boulanger. Après tout, poursuivit-il, c'est une bonne action bien placée, et si j'avais le moyen de faire du bien à ceux qui méritent le mieux qu'on leur en fasse, c'est par cette digne femme que je commencerais.

Tout en discourant, le boulanger avait consulté son livre, copié les articles écrits au compte de la fille du vieux sergent; il venait d'encaisser la somme et me mettait son reçu dans la main, quand l'enfant entra dans la boutique. Un coup d'œil que j'adressai au fournisseur de Mme Denise imposa silence à celui-ci. Je voulais, avant toute explication, avoir pu donner au petit bonhomme la quittance du boulanger en échange de la pièce fautive qu'il allait poser sur le comptoir. C'est là, du moins, ce que j'espérais.

— Maman ne peut vous payer qu'une semaine aujourd'hui, dit l'enfant.

Et il plaça l'one près de l'autre, sur le comptoir, une pièce de deux francs, une

autre d'un franc et une pile de dix petits sous.

De la monnaie au lieu de ma pièce fautive ! Et cependant, cette pièce, l'enfant l'avait retrouvée ! mais, depuis, qu'était-elle devenue ?

Malgré la rude secousse que me fit éprouver cette nouvelle déception, je soutins le choc inattendu avec assez de fermeté pour que rien ne parût au dehors de mon agitation intérieure. Un double motif m'imposait le devoir de ce calme apparent : l'intérêt de ma dignité personnelle devant le patron de la boulangerie, et la crainte d'inquiéter l'enfant, dont les aveux m'étaient nécessaires pour poursuivre ailleurs l'insaisissable pièce fautive. Je ramassai la monnaie qu'il avait posée devant lui, je la lui remis dans la main et, y joignant la quittance, je lui dis :

— Tout est payé, mon garçon; la mère verra par ce reçu qu'elle peut venir ou envoyer ici chercher son pain tous les jours, et qu'au bout d'une quinzaine elle ne devra rien encore. Il y a longtemps qu'elle l'attend; va bien vite lui porter l'argent et la quittance.

— Ainsi que le pain d'aujourd'hui, ajouta le petit bonhomme, à peine surpris de cette bonne fortune et l'acceptant sans examen.

Il réempocha sa monnaie, prit le temps de choisir parmi les pains celui qui était le plus à sa convenance, se le fit brosser, puis poser sur les bras comme un enfant au maillet.

Voyant qu'il allait enfin sortir de la boutique, je le précédai jusqu'au détour de la rue, et là je l'attendis. Mon impatience comptait ses pas; qu'ils étaient lents ! Il marchait le nez en l'air, dodelinant la tête comme un désœuvré, sifflant un air de

romance et berçant son pain sur la mesure. Ce mareheur nonchalant, c'était pourtant le désolé de tout à l'heure; mais la jeunesse est ainsi faite; chagrin violent, oubli rapide; nuage qui crève, soleil qui lui.

Cependant l'enfant tourna le coin de la rue, et comme il allait passer devant moi sans me voir, je l'arrêtai.

Je n'hésitai point à l'interroger nettement sur l'emploi de la pièce de cinq francs, qu'il n'aurait dû changer que pour payer le pain fourni à sa mère pendant une semaine. La quittance du boulanger, qu'il avait eu la précaution de fixer avec une épingle sur le revers de sa veste, me donnait droit à sa confiance.

— Je n'ai rien dépensé ailleurs, me dit-il, comme s'il se défendait contre une accusation; ce que vous m'avez rendu, je l'ai mis dans ma poche à droite, le reste est dans l'autre; à droite, le reste est dans les cent sous intacts; mais en monnaie, par exemple : c'est à cause d'une idée de la porteuze de pains, qui a passé au moment où j'ai retrouvé ma pièce blanche dans le sable. Quand elle a su que ma mère m'avait recommandé de ne payer qu'une semaine et de demander au boulanger de me rendre le surplus des cinq francs : Change la pièce ailleurs, m'a-t-elle dit, et ne porte au bourgeois que le compte bien juste; autrement, je le connais, il gardera tout, et il s'en faudra encore qu'il soit content. Le conseil était bon; je suis entré chez la fruitière, et elle m'a donné les cent sous en monnaie.

— Mène-moi chez cette fruitière, dis-je aussitôt à l'enfant.

— Oui, pour savoir si j'ai dit vrai. Eh bien, ce ne sera pas long; nous n'avons que la rue à traverser.

Je le suivis dans la petite boutique borgne à la porte de laquelle je l'avais vu arrêté quelques minutes auparavant.

— Dites un peu à Monsieur, commença le petit bonhomme, qui se croyait l'objet d'un injuste soupçon, si j'ai acheté à l'importe quoi sur les cent sous que vous m'avez changés; au surplus, j'ai encore tout sur moi; nous allons compter.

— Il ne s'agit pas, dis-je à la fruitière, d'un doute sur la sincérité de cet enfant; mais je désire que vous rentriez votre monnaie en échange de sa pièce que vous allez lui rendre.

Et de nouveau je me préparais à la substitution que j'avais déjà revue.

— Rendre la pièce, cela me serait difficile, me répondit la bonne femme; il n'y a plus de monnaie blanche ici, et pas beaucoup de cuivre non plus. Mon propriétaire vient d'emporter à peu près tout.

— Il demeure dans la maison, votre propriétaire ? lui demandai-je.

— Ah bien oui ! c'est au diable qu'il loge, à Courbevoie, rien que cela !

— Et vous le nommez ?

— M. Froidmantel.

A peine eut-elle prononcé ce nom que déjà j'étais dans la rue. Je regagnai à grands pas la voiture qui m'attendait au coin du faubourg. Une heure plus tard, mon cocher arrêtait son cheval devant la maison qu'on m'avait indiquée à l'entrée du pays comme étant celle qu'habitait ce M. Froidmantel. La servante qui vint répondre à mon coup de sonnette m'apprit que son maître, qui était rentré quelques instants plus tôt, n'avait fait que passer chez lui, puis était reparti en disant qu'on ne l'attendait pas pour dîner.

J'ai laissé ma carte avec ces mots écrits au crayon :